



# Les langues de la terre

## Réflexions spirituelles

### Quand les mots disent le pays

par Frédéric Barriault

*L'occasion, donc, de voir que nous sommes encourus des émigrés spirituels dans ce pays. Et, donc, de 'déseuropéaniser', 'désoccidentaliser' et 'déchristianiser' le regard que nous jetons sur ce territoire où nous sommes toujours des invités.*

Disons-le d'emblée : au Québec, des liens extrêmement forts lient la langue et le territoire. Pas que ce soit une exception culturelle, cela dit : l'Angleterre est le pays des Angles, l'Écosse celui des Scots, la France celle des Francs, l'Allemagne celle des tribus de l'ancienne Germanie.

Or, c'est moins la langue elle-même que sa possible *disparition* qui est au cœur des angoisses identitaires et existentielles des Canadiens français, depuis le célèbre discours d'Henri Bourassa en l'église Notre-Dame, lors du Congrès eucharistique de 1910. « La langue gardienne de la foi » disait alors le fondateur du journal *Le Devoir*, nouant ainsi des liens mystiques et durables entre le catholicisme et le nationalisme canadien-français d'un bout à l'autre du Canada, où la survivance française deviendra indissociable de la vitalité de l'Église catholique. En contexte, il est vrai, d'assauts orangistes et WASP contre la présence même du catholicisme dans cette Amérique du Nord anglo-protestante.

Jusqu'à ce que les Canadiens français doivent à leur tour faire leur examen de conscience, et prendre la mesure des douloureux angles morts de cette expansion coloniale franco-catholique vers le Nord et l'Ouest du pays, le long du « Boulevard de la nationalité » dont rêvait le curé Antoine Labelle, sous-ministre de la Colonisation de la Belle Province. Peu après les sinistres découvertes de Kamloops, les Franco-Albertains<sup>i</sup> ont pris la mesure des violences coloniales perpétrées dans les pensionnats autochtones dont leurs ancêtres et chefs spirituels ont été les artisans. Architectes de la survivance française dans l'Ouest, les Vital Grandin et Albert Lacombe ont *aussi* été les chevilles ouvrières du système des pensionnats et du génocide culturel qui s'y est déployé<sup>ii</sup>.

Force est de faire cet examen de conscience ici même au Québec, nombre de ces colons et missionnaires partis vers le Nouvel-Ontario, les Prairies et le Pacifique étant nés

dans la Belle Province. Les mêmes, rappelons-le, qui avaient pleuré et scandé des slogans au Champ-de-Mars, en 1885, pour se déclarer « frères » du Métis Louis Riel, condamné à mort et lâchement pendu à Regina. Tout en ouvrant de nombreux pensionnats et écoles industrielles « indiennes » dans l'Ouest canadien...

Prenons un pas de recul et passons en revue l'image d'Épinal de l'amitié franco-indienne dont se réclament encore de nombreux milieux. Il ne s'agit pas de nier les alliances militaires, ni les influences culturelles réciproques qui ont jalonné l'histoire des relations entre les Français et les Premiers Peuples de l'Amérique du Nord. On aurait cependant tort de gommer le *colonialisme* assumé de cette rencontre et l'échange inégal (Samir Amin) qui ont lié les Français aux peuples autochtones, les premiers ayant *trahi* les seconds à plus d'une reprise.

Rien n'est plus éloquent que la manière dont les Français se sont appropriés, puis ont *rebaptisé* et *refaçonné* les terres d'Amérique du Nord afin d'y faire germer des Petites-Europes, et bientôt des Petits-Canada, jusque dans les faubourgs ouvriers des États-Unis. Les Français étaient tout autant mus par le *Terra Nullius*, le doctrine de la Découverte, que pouvaient l'être les Portugais, les Espagnols ou les Britanniques à la même époque. Un mythe toujours à l'œuvre aujourd'hui, d'ailleurs : il ne passe une semaine sans qu'un chroniqueur ou un historien patenté ne laisse entendre dans les médias nationalistes que la Vallée du Saint-Laurent et l'île de Montréal étaient « vides » lorsque les colons français y sont arrivés et que ceux-ci étaient donc justifiés de s'en déclarer « propriétaires » de plein droit.

Il faut voir l'empressement avec lequel les colons ont arpenté et quadrillé ce territoire, pour y faire germer une petite France catholique et féodale, à grand renfort de moulins, de manoirs, d'églises et de seigneureries. Il

# Les langues de la terre



faut voir leur empressement à faire *reculer la forêt*, ce terrifiant repaire des démons, des bêtes sauvages, des sorcières et des Barbares de tout acabit. Leur empressement à tout penser, tout nommer en le comparant à l'Europe, le maïs devenant le *blé d'Inde*, et les gros oiseaux des forêts américaines devenant des dindes, des *poules d'Inde*. Puis d'y rebaptiser le territoire à l'eau bénite la plus catholique, quitte à "vider" la Bible, les livres d'histoire de l'Église et le martyrologe romain de tous ses saintes et saints, même les plus obscurs.

En définitive, un effort de table-rase dans lequel les Autochtones sont repoussés toujours aux marges de la civilisation franco-catholique. Jusqu'à ce que ces « marges » et leurs ressources soient à leur tour convoitées par les colons, les compagnies minières et forestières, les clubs privés de chasse et pêche, les moulins à scie et les centrales hydro-électriques. Et qu'on francise et catholicise tous azimuts les derniers survivants de l'expansion coloniale, les Wawanoloath devenant des Nolet, le Pekuakami devenant Lac-Saint-Jean - et ainsi de suite. Avant qu'on n'envoie de force leurs enfants dans des pensionnats où leur liberté, leur fierté, leur dignité, leur langue et leur culture leurs seront arrachées. Devenant des étrangers dans leur propre pays.

*Compassion et solidarité* : tel est le titre d'un des ouvrages majeurs du théologien catholique Gregory Baum, ces deux termes renvoyant aux mutations radicales de la pensée sociale de l'Église depuis le Concile Vatican II, laquelle insiste plus que jamais sur les droits de la personne humaine et l'exigence de la justice sociale.<sup>iii</sup>

Deux attitudes et deux postures dont les catholiques d'héritages canadien-français devraient impérativement de réclamer pour (re)devenir des alliés des peuples autochtones, lesquels ont été spoliés de ce qu'ils ont de plus précieux : leurs enfants, leur langues, leur culture, leurs traditions spirituelles, leur territoire. Or, n'est-ce pas *précisément* pour cela – la défense de la langue, la culture, la foi, la terre et de l'avenir de leurs enfants – que les Canadiens français se sont battus et débattus avec ferveur et véhémence depuis la chute de la Nouvelle-France?

Urgence, donc, de redevenir des alliés des Premiers Peuples dans leur lutte pour la dignité, la vitalité culturelle et la souveraineté politique dont se réclament d'ailleurs

nombre de nationalistes québécois. Exigence aussi de décoloniser ce territoire commun où nous cohabitons depuis 500 ans avec les Premiers Peuples. En *débaptisant*, un toponyme à la fois, la carte du Québec et du Canada français, saturée de noms de saintes et de saints souvent connus des seuls historiens de l'Église primitive. En redécouvrant la puissance poétique et spirituelle des noms que les Autochtones ont donné à ces quelques arpents d'Amérique qu'ils habitent depuis des millénaires.

En prenant aussi conscience que, cinq siècles après notre arrivée dans cette portion enneigée et septentrionale de l'île de la Tortue, nous sommes toujours « étrangers » dans ces contrées nordiques. *Mon pays c'est l'hiver*, chante le poète Gilles Vigneault. Mais est-ce vraiment le cas? Même après tous ces siècles de nordicité, les Québécois et les Canadiens français *subissent* l'hiver plus qu'ils ne *l'habitent*. Pendant ces temps, les peuples autochtones du Nord – Inuit, Eeyou Istchee, Innus, Naskapis – ont plusieurs dizaines, sinon centaines de mots pour nommer et décrire la neige et habiter les steppes de la toundra et la taïga.

L'occasion, donc, de voir que nous sommes encore des émigrés spirituels dans ce pays. Et, donc, de *déseuropéaniser*, *désoccidentaliser* et *déchristianiser* le regard que nous jetons sur ce territoire où nous sommes toujours des invités.

*Frédéric Barriault est un historien et communicateur, est aussi responsable de la recherche au Centre justice et foi, le centre d'analyse sociale des jésuites du Canada.*

## Questions pour la réflexion

1. *Qu'est-ce qui vous a le plus frappé.e?*
2. *Comment vous sentez-vous quand vous entendez, L'occasion, donc, de voir que nous sommes encourus des émigrés spirituels dans ce pays. Et, donc, de 'déseuropéaniser', 'désoccidentaliser' et 'déchristianiser' le regard que nous jetons sur ce territoire où nous sommes toujours des invités.*
3. *Partagez une citation ou une idée qui vous tient à cœur.*



## Références

---

<sup>i</sup> Mathieu Gohier, « L'indissociable histoire de la francophonie et des pensionnats autochtones », *ICI Radio-Canada*, 9 juin 2021 <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1800012/indissociable-histoire-francophonie--pensionnats-autochtones>

<sup>ii</sup> Catherine Larochelle, « L'histoire des pensionnats de l'Ouest est une histoire québécoise », *Histoire engagée*, 8 juin 2021, <http://histoireengagee.ca/lhistoire-des-pensionnats-de-louest-est-une-histoire-quebecoise/>

<sup>iii</sup> Gregory Baum, *Compassion et solidarité*, Montréal, Bellarmin, 1992, 217 p.